

Catalogue de mes escroqueries :

article CF0894-Y

nouvelle

Josselin MINIER

Monsieur/madame, vendeur/euse de l'article réf. CF0894-Y,

Ne vendez surtout pas : vous êtes victime d'une escroquerie dont je fus l'auteur il y a trente ans exactement.

Ne vous fiez pas à l'article CF0894-Y. Il s'avère imprévisible et dangereux, pour son détenteur comme pour autrui. Nul ne peut prédire sa réaction ; ni vous, ni moi. A tout moment, il pourrait provoquer de sérieux dommages. Des dommages physiques, mais également intimes.

Je m'appelle Romain Rupillot. J'ai 44 ans. J'habite près de Châtellerauld. Je suis psychologue d'entreprise. Voyez : je désire être honnête, je serai franc. Ne vous offusquez pas, lisez le message, et même s'il vous paraît étrange, ne sortez pas le fusil. C'est une confession, c'est un avertissement.

Avant tout, je souhaite m'excuser. Je ne suis pas né criminel. Je devrais expliquer les causes de cette escroquerie vieille de trois décennies...

Au milieu des années quatre-vingts, j'étais un garçon trop crédule. Ma voisine (je tairai son nom), trois ans plus âgée que moi, malicieuse comme une grande sœur, avait cerné mon besoin de croire aux forces surnaturelles. Avec délice, je me laissais bercer par ses histoires ; elle me manipulait, je cultivais ma naïveté, elle en profitait.

J'avais toujours quelque chose d'idiot à lui rapporter. Pour lui montrer mon courage, j'ai plongé à pieds joints dans la Vienne, à la recherche des algues de feu, et comme elles affleuraient à la surface en période de sécheresse, je me suis écorché la voûte plantaire contre la roche. Après trois semaines à tâter le sol d'un orteil, à y perdre pieds, talons fêlés, je traversais en sandalettes un tapis de goudron fondu. Ça me brûlait. Fier, je marchais sur des braises, en direction de ma voisine ; le bouquet d'algues était sec comme de la paille, elle devait donc le refuser.

Cependant, elle désirait mon nouveau talisman. C'était un fossile de trilobite qui m'avait évoqué un œil tremblotant au fond de la rivière, lorsque je rampais vers la berge, peu conscient de ma bêtise et empli d'orgueil par le cri des pêcheurs sur le pont Henri IV. Le trilobite minéral, c'était une récompense cueillie à travers les âges, le symbole éternel de mon intrépidité. C'est comme ça que je le voyais.

Elle souhaitait échanger le trilobite contre un éclat de calcaire longiligne. Fasciné par mon fossile, je refusais. Elle irritait mon orgueil pour me faire céder. « T'es débile, mec ? C'est pas juste un caillou : c'est le fossile d'une dent de vampire. »

Dans un premier temps, j'hésitais. Je ne croyais plus au père Noël, mais pour les vampires, j'avais encore un espoir... « On l'a retrouvé planté dans une vertèbre cervicale d'un squelette mérovingien, parce qu'il y a des fouilles archéologiques dans la Vienne. » Elle avait apporté un article de journal sur la découverte d'une nécropole mérovingienne. « Évidemment, la DRAC empêche de révéler l'existence des vampires : ça affolerait les gens. » La DRAC, je ne connaissais pas ; en ce temps-là, on n'avait pas accès à Wikipédia sur les smartphones qu'on n'avait pas non plus. « Moi je sais, mec. Ça doit avoir un rapport avec DRACula... mauvais nom de code : le diminutif, c'est limpide. » Limpide ? Dans le doute, impressionné par son langage, je céda. Le troc, je devais l'accepter - en rallongeant d'une plus-value estimée à cent francs...

Comme l'argent, je l'avais emprunté à mon frère, il fallait le rembourser. Sans quoi, une de ces nuits, un oreiller risquait de m'éclater les veines du visage. Lui aussi ajouterait une plus-value, disait-il avec un sourire de vampire ; d'ailleurs, il conserverait la dent jusqu'au remboursement. J'avais conscience de me faire enfler de tous les côtés... Le trilobite, je le regrettais déjà. Je devais au moins récupérer cette dent.

Et je dois l'avouer : j'ai élaboussé les autres de ma crédulité, comme un gamin crotté saute dans une flaque près d'un passant, pour ne pas être seul, pour alléger ma honte. Mon escroquerie, c'était en fait le partage d'une peine.

Voyez : cette vengeance froide, calculée, elle ne vous était pas destinée. Je ne sais pas qui vous êtes. J'ignore qui vous a escroqué par ma faute ; sans doute l'ignorait-il lui-même (n'hésitez pas à l'en informer). Il faudrait remonter la chaîne des transactions, mais le plus important reste de bloquer la vente et de retirer votre annonce, plus nuisible qu'il n'y paraît, fortement exposée en cette période de commémoration. L'article CF0894-Y fut vendu à l'occasion des vingt ans de la fermeture de la Manufacture. Aujourd'hui, nous fêtons les 200 ans de son ouverture. Comme moi à l'époque, vous profitez d'un événement qui stimule les enchères.

Ne l'ignorez pas : sur les cendres de l'établissement national, ancien fleuron de la ville, j'ai assemblé le catalogue de mes escroqueries.

Avant l'article CF0894-Y, il y eut une première escroquerie, celle des fameuses *algues de feu*.

Je la dois à ma voisine, dont le grand-père fut ouvrier à la Manu. Se sentant partir, il transmet des anecdotes sur l'histoire de la ville ; par respect, sa petite-fille aimait les enjoliver.

L'occupation de l'établissement par les allemands, lors de la seconde Guerre Mondiale, avait jusqu'au bout tourmenté le vieillard. Il se rappelait qu'au moment de leur retraite, en 1944, les germains belliqueux avaient installé 57 tonneaux d'explosifs sur le pont Henri IV. Grâce au sous-préfet téméraire, l'édifice fut préservé. On déversa les tonneaux. Le manuchard évoquait des traînées jaunâtres, persistantes, à la surface de la rivière. Sa petite-fille m'en proposa une explication : les algues avaient absorbé la poudre, et logiquement, elles étaient devenues inflammables. « Certaines nuits d'été, on aperçoit le feu sous l'eau. » Courbé sur le parapet trois mois durant, je scrutais la rivière ; ça m'arrive encore. Je n'y ai jamais vu que le reflet des feux d'artifices du 14 juillet. Mais après tout, avec un briquet, on allume bien des feux follets sur l'eau fétide des marais poitevins...

Au début de mon commerce, les algues récoltées ne séduisaient personne, malgré leur présentation sur un joli comptoir installé à l'entrée du pont. La légende semblait oubliée. Je pense en avoir éprouvé de la nostalgie... celle d'une autre époque, mystérieuse, vécue à travers les témoignages des anciens. Comme l'indique les textes de mon catalogue, j'en rajoutais, des couches d'imagination, sans craindre d'en faire trop.

Selon une étude sanitaire récente, le lit végétal de la rivière aurait filtré la poudre des armes construites par la Manufacture, dont le barrage électrique activait autrefois des courants hydro-galvaniques captés par les algues comparables à des myriades d'antennes sous-marines.

Ces informations scientifiques, synthèses bancales d'une lecture en diagonale, cachaient mal les effluves putrides des algues. Elles indisposaient les badauds. « Sentez : c'est l'odeur de la poudre... » Il fallait également justifier un tel achat. Facile. « Mesdames et Messieurs, les algues de feu boostent la circulation sanguine : en baume, elles réchauffent la peau, en infusion, elles relancent le cœur. Un fortifiant pour les veines, un nettoyant pour les artères... et PLUS ÇA PUE, PLUS C'EST PUISSANT ! »

L'argument fit sourire une dame. Elle était rebouteuse, sa clientèle aimait la nouveauté ; j'obtins mes premières ventes.

Avec ce succès fulgurant, les algues de feu devinrent réellement excitantes, en tout cas pour mon petit cœur. Je ressens encore cette joie, ce soulagement de partager ma naïveté... Et la légende se ravivait ! Je crus à mes propres ajouts historiques, mon enthousiasme se répandit comme la poudre explosive sur l'eau, et j'obtins de merveilleux retours d'expérience sur ce produit. A tel point qu'il rebuta le rebouteuse... la concurrence nuisait à son activité !

Mon premier réseau devait se résorber, à cause d'un maléfice, certainement.

Peu importe, d'autres articles étofferaient bientôt mon catalogue.

Sur le pont, tel un pêcheur sans ligne ni hameçon, je méditais. Les efflorescences ondulaient sur l'eau en de longues barbes algueuses, attributs des vieux sages allongés dans le lit de la rivière qui attendent les sécheresses pour nous murmurer leurs histoires.

Il y eut beaucoup d'articles. Malheureusement. Après une période d'euphorie, le catalogue s'est accroché à moi. Je ne pouvais plus m'en dépêtrer. Aujourd'hui encore... par exemple, si j'en crois votre annonce... des légendes se sont accumulées autour de l'article CF0894-Y, comme de la nacre autour d'un grain de sable. La conscience collective ressemble à une huître ; elle filtre son milieu et lorsqu'elle doit se défendre de l'irritation d'une particule minérale, elle sécrète de multiples couches de nacre jusqu'à former une perle douce. Or, la taille de la perle devient parfois inconfortable...

En construisant mon catalogue, je réalisais non pas la puissance des objets, mais celle des histoires qui les entourent. Peu importe ce dont ils sont réellement capables, leurs légendes seront toujours plus fortes. L'objet, avant tout, est le véhicule d'une transmission culturelle.

Après mon premier succès/premier revers, je chiais d'autres articles. Et les historiettes, je devais les imaginer ; contrairement à un trilobite, on ne tombe pas dessus en sautant à pieds joints.

Le soir, j'évoluais dans la ville sur la pointe des orteils, les chaussures comme bourrées d'oursins. Un Hermès aux sandales plombées... Pendant trois mois je remontais la rue à contre-courant, mes vêtements se raccourcissaient et découvraient ma peau car l'été avançait, car dans un long étirement je grandissais, et dans un même geste mon catalogue s'allongeait. Grâce à ce bouquin, je pouvais mesurer la rue, je pouvais mesurer le temps.

J'ai pu vendre un morceau d'un des deux bombardiers Lancaster de la Royal Air Force accidentés à Thuré, près de Châtellerault, en août 1944. Je l'aurai découvert avec une « poêle à frire » (terme désignant un détecteur de métaux ; la mienne, il s'agissait véritablement d'une poêle à frire customisée que je trimbalais en gage de crédibilité). Un journal local a souhaité m'interviewer, et j'y ai vu, je crois, une occasion de me faire de la pub. Emporté par ma volonté de réalisme, je situais

trop précisément le lieu de la découverte. Le propriétaire du champ exigea un partage des gains à 50/50, sans en déduire le coût de la pièce achetée à un apprenti aviateur, un camarade qui passait son permis à l'aérodrome du coin où il put chaparder une vieille pale. En définitive, cette vente me fit perdre de l'argent.

Lors des commémorations, ma voisine évoquait la fin de la Manufacture en octobre 1968, vécue par son aïeul. La cause de la fermeture de l'établissement restait un mystère : elle l'expliquait par le refus des ouvriers de travailler sur une arme produite pour les allemands, après la guerre. « Le souvenir des boches, c'était trop douloureux ».

J'imaginai donc une note ministérielle secrète adressée au directeur sur la cause de la fermeture. Une machine à écrire de la bibliothèque convenait pour rédiger le texte, et il fallut trois semaines d'humidification régulière et d'exposition au soleil, me semble-t-il, pour ternir le papier. On y lisait des termes repiqués à un bulletin officiel émis par le ministère. Dans la fausse note, on y découvrait une seconde source de conflit : les États-Unis auraient commandé des missiles téléguidés top-secrets sur le vieux continent afin de les pointer de manière dissuasive au-delà du mur de Berlin, en direction de l'URSS. Les ouvriers, peu désireux de participer à la guerre froide, auraient refusé de signer une charte US de non-divulgaration du secret industriel et militaire, affreusement contraignante, eux qui espéraient une reconversion de l'établissement dans le domaine civil. Le Ministre de l'armement l'aurait très mal pris.

En 1989, au moment de la chute du mur, cette deuxième cause résonnait avec l'actualité ; elle me semblait très pertinente. A mon avis, la télévision, je la regardais trop... Comme acquéreur potentiel, je ciblais un étudiant en maîtrise d'histoire. Il avait interviewé le grand-père manuchard de ma voisine à propos de la reconversion industrielle locale, ou quelque chose dans le genre. Je lui parlais de ma pauvre grand-mère récemment décédée qui aurait légué ce témoignage papier à ma mère, elle-même trop endeuillée pour ne serait-ce qu'en parler. Aujourd'hui, j'en ai honte ; ma vraie mamie venait en effet de nous quitter...

Et j'ignore si le mémoire de l'étudiant reçut ou non une bonne mention face à un jury universitaire !

Ensuite, j'ai longuement tenté de vendre un éclat du marteau de Charles Martel.

Rien à faire. Les gens comprenaient que le surnom du « Marteau de dieu », c'était une métaphore, et non une métonymie liée à une arme divine que le duc des Francs aurait pu se trimbaler, genre Thor.

Un jeune homme me réprimanda à propos de mon histoire, il m'accusait de forger un symbole de domination de la culture musulmane, et j'ignorais pourquoi. Plus tard, un autre type réclama des informations sur le lieu de ma découverte, que je circonscris autour du Vieux Poitiers dans un périmètre vague, en excusant un faible sens de l'orientation. Grâce à lui, je découvris la polémique quant à l'emplacement et à l'importance, légendaire pour la christianisation de l'Europe, de la bataille de Poitiers, dont même la célèbre date 732 suscite encore de nos jours les commentaires. Il avait besoin de parler. Ce personnage en apparence calme, qui revint de nombreuses fois vers moi, respectueux mais de plus en plus confus et impatient, se trouvait être l'auteur d'un tag de svastika sur une mosquée.

Le marteau pouvait être idéologiquement récupéré. Je devais donc l'exclure du catalogue...

Pendant quelques mois, il y eut de nombreux autres articles, plus ou moins subtils. Avec mes recherches, je bourrais le catalogue d'innombrables informations : des témoignages de première main, des extraits de journaux, des plans, des photographies collées sur les pages, mes historiettes, mes publicités...

En voici les dernières entrées ; elles révèlent une démarche qui mènerait à l'article CF0894-Y (si

vous retrouvez l'un des articles : prévenez-moi) :

/ Un cliché de Simone de Beauvoir, pris à la Manufacture en 1968 lors d'une manifestation des femmes, signé de sa main, accompagné d'un mot qui aurait pu devenir célèbre : « On devient femme dans la rue, plutôt que sur le trottoir ».

/ Les ciseaux de la mairesse de Châtellerauld et femme d'état Édith Cresson, utilisés pour couper le ruban d'inauguration du site technologique de l'IUT ; Mme la Première ministre se les vit offrir par François Mitterrand lui-même, qui niera jusqu'à sa mort un détournement de fournitures de l'Élysée.

/ Une flûte du célèbre compositeur châtelleraudais de la renaissance Clément Janequin, taillée dans le tibia d'un aïeul, selon ses Mémoires égarées.

/ Des fragments de pierre de meule utilisée par les rémouleurs de la Manu, concassés et analysés au XIXe siècle, dans le premier rapport médical sur les conditions de travail en France ; ces roches, sans doute extraites de la forêt de Moulière, transmettraient une maladie filamenteuse, comparable à un rhizome planté dans les voies respiratoires (mais il faudrait abraser longuement la pierre avant de la contracter).

/ Un couteau « Le Châtelleraudais », modèle pliable unique, à la lame trempée et retrempée par un maître coutelier dans l'eau de la Vienne ; tellement tranchant que personne n'a jamais survécu à l'ouverture pour en témoigner.

/ Un pistolet miniature, ingénieusement semblable à un jouet, qui devait servir en 1939 lors d'un attentat contre Hitler ; par malheur, certaines armes de la Manu s'enraillaient facilement.

Ce dernier article n'aura jamais su trouver acquéreur...

Vous devez sourire : l'article CF0894-Y ne vaut pas mieux, pourtant vous y croyez !

Dans l'annonce rien n'est vrai, ni la provenance, ni la datation, ni les histoires qui l'entourent - les miennes, et celles rajoutées par la suite.

La trouvaille de cet article, je la dois encore à ma voisine et à son grand-père. Ce fut mon dernier article. Dans l'affabulation, dans la polémique, dans l'escroquerie, j'allais trop loin. Après ça, je devais clore le catalogue. Les articles vendus possédaient leur(s) propre(s) vie(s), comme avec angoisse je le découvrais. La plupart étaient inoffensifs, sauf deux : les algues de feu, qui m'apporteraient bien des soucis, et votre article.

Avant tout, je répète : ne le vendez pas. Vous feriez une erreur. Comme je l'ai déjà écrit, il s'avère imprévisible. Certaines personnes liées à la Manufacture, leur famille, pourraient en subir les conséquences.

A propos de l'article CF0894-Y, je vous dois la vérité : il ne s'agit pas d'une production de la Manufacture.

Au départ, je l'ai moi-même cru. Ma voisine le certifiait. Elle avait de l'imagination. Et avec le

temps, je le réalisais. Grâce à mon catalogue, je comprenais à quel point on peut embobiner les autres. On peut soi-même s'y emmêler l'esprit. Honte à moi ; ma naïveté m'écœurait ; mon catalogue grossissait en proportion ; en retour, page après page, il nourrissait ma honte...

Ça m'a pris de nombreux mois pour dédommager mon grand frère et récupérer la dent de vampire ; or, à ce moment-là, j'étais décidé à la balancer par la fenêtre, celle de la chambre de ma voisine l'embobineuse. L'argent, je l'avais depuis longtemps gagné, et je le cachais dans une boîte sous le pont Henri IV. Mais la boîte était presque toujours vide, car il fallait mettre des K7 dans le walkman pour rythmer mes vadrouilles en pleine rue ; car à force de côtoyer des clients louches appâtés devant des bars PMU, j'avais appris à fumer, et les clopes, je leur achetais, j'en payais même à des camarades ; et puis j'avais une petite copine : c'était la plus jeune de mes clientes, alors après décision mutuelle de se tenir la main et pour me faire pardonner mon escroquerie, j'avais des centaines d'images de footballeurs à lui acheter, des images officielles cette fois... on flambe vite, à cet âge-là !

Juste avant de lancer la dent à travers la vitre, mon doigt tremblait sur le bouton stop du baladeur K7. Je devais être franc avec moi-même : tout ça, c'était rien que des histoires. Quelque part, je le savais... Il fallait maintenant que je l'admette, et j'admettrais ensuite la réelle motivation de ma voisine : préserver l'esprit de l'enfance. Elle se prenait pour une sœur protectrice, pour une lumineuse fée Clochette. D'un talon guéri, toujours douloureux, j'écrasais la moitié d'une clope, qu'à mon habitude je crapotais à moitié.

Pour le moment, la fée me semblait plutôt ténébreuse, et j'avais besoin de conjurer son dernier maléfice. Alors j'ai fait un beau lancer. Prestement, j'ai ouvert le battant de sa fenêtre de chambre ébréchée par ma dent de vampire, et puisque dans cette maison de rêve on huilait la trappe des combles régulièrement, j'ai pu dérober en vitesse l'article CF0894-Y.

Plus tard, ma petite enquête le confirma : c'était une énième invention de ma voisine, l'ultime objet de ma crédulité. Non, il ne fut pas produit à la Manu, non, il ne datait pas du XIXe siècle.

A cause de moi, les voisins ont déménagé.

Au départ, ça allait ; on me regardait de travers, tout de même. Je refusais de dire ce que j'étais venu faire dans la maison. Puis j'imaginai la parade du trilobite. C'est vrai qu'il me manquait. Or, le fossile poursuivait ostensiblement sa fossilisation sous une couche de poussière, dans la chambre. Parade inefficace : on cherchait toujours l'objet du crime. Ma force de persuasion, liée à la sagesse enfantine, commençait à s'échapper. Pendant quelques semaines, rien ne semblait manquer dans la maison. Mais un jour, ils nettoyèrent les combles. Plus que jamais je ressentais le besoin d'avouer...

Ma voisine me fusillait du regard. Ses parents ne me regardaient plus. Ils avaient compris, et ça leur faisait un vide. C'était flagrant. J'avais bafoué la mémoire de l'aïeul. Par la bouche sur-maquillée de ma mère, on me pria de rendre le souvenir de famille. « Un symbole inestimable. » On me fit la morale, comme moi je vous la fais depuis le début. C'était trop tard : l'article était vendu. Pourtant, on en était persuadé : je cachais l'objet, et il y aurait un drame, je devais m'en servir contre cette voisine dont personne n'ignorait qu'elle se jouait de moi.

Évidemment, je culpabilisais.

Un autre article me brûlait la plante des pieds, il réveillait mon traumatisme. Les algues de feu devenaient problématiques. La rebouteuse, qui connaissait la famille de ma voisine, me sermonna ; elle me révéla qu'une ancienne cliente commune était décédée d'un infarctus, et elle avouait que c'était ma faute (ce qui expliquait, enfin, le mystérieux délitement de mon premier réseau de clientèle). Sans résultats concluants, la victime d'insuffisance cardiaque utilisait des cataplasmes

d'algues en guise de pacemaker.

A peine âgée de cinquante ans, cette femme très gentille s'égarait déjà dans sa tête. Elle était hypocondriaque et craignait la médecine, je l'avais remarqué ; seulement, dans certains cas, les produits miracles devraient être déconseillés...

Perdu à mon tour, je me cachais derrière un problème d'automédication, je trouvais une excuse de mauvais usage du produit (des fumisteries de laboratoires pharmaceutiques, comme disait la rebouteuse), lorsqu'un vieux monsieur attrapa une salmonellose, après ingurgitation d'une tisane de mes algues de feu. Les horreurs s'accumulaient. Moi-même brûlant des pieds à la tête, j'allais le soutenir à l'hôpital. L'intoxication l'avait considérablement affaibli. Il somnolait souvent. Mon esprit s'embrouillait. Je voyais la poche translucide de sérum physiologique se démultiplier dans la chambre baignée de désinfectant ; mon cerveau flottait au milieu d'un banc de méduses urticantes. Il fallait réagir. « Pardon pour les algues... » Les draps remuaient mollement. Je psalmodiais des *mea culpa* pour toutes mes escroqueries. Le malade n'y comprenait rien.

Selon l'infirmière un peu effrayée, je délirais. Étourdi face à un phénomène de transsubstantiation, je m'adressais maintenant au grand-père décédé de ma voisine : « Pardon pour le fusil... »

A la sortie d'un séjour prolongé à l'hôpital - mes blessures aux talons s'étaient rouvertes à cause du stress, il n'y avait plus ni voisine, ni grande sœur, ni fée Clochette.

Après cette affaire du fusil, votre article CF0894-Y, le catalogue de mes escroqueries devait se refermer. J'ai offert le bouquin à la rebouteuse, pour la dédommager. C'était un bel objet, un recueil de légendes imaginaires ; il figurait lui-même inscrit en sa dernière page.

Par un coup du sort, je l'ai retrouvé une décennie plus tard, à Emmaüs. Depuis, j'en recherche tous les articles afin de corriger mes erreurs.

Je m'adresse donc à vous : pardon pour le fusil. Rien n'est vrai au sujet de l'article CF0894-Y.

Sur mon catalogue, il y a cette inscription : *Fusil de chasse du XIXe siècle surnommé « Le gazogène », produit à la Manufacture juste avant l'occupation, et offert pour l'anniversaire d'un chef d'atelier de la Manu, accusé de collaboration industrielle avec l'occupant. Arme sabotée par des résistants, mortelle pour son utilisateur.*

Après la mort de son grand-père, ma voisine m'avait parlé de cet objet-souvenir de la Manu.

Elle ne savait pas ce que signifiait le surnom, et elle s'imaginait que l'arme avait servi dans la Résistance. J'ai simplement enjolivé les choses. Évidemment, j'ai inventé cette histoire à partir de véritables récits de sabotage ; évidemment, je ne désirais pas nuire à la mémoire des résistants qui ont succombé lors de l'occupation. J'imaginais plutôt leur rendre hommage, mais fictionnaliser l'histoire locale semble délicat, n'est-ce pas ? Moi, je le sais. Ça nous échappe d'autant plus en notre époque de réseaux sociaux, sous forme de *fake news* en cascades.

A ce propos, dans une avalanche de fausses informations, votre annonce me retourne la tête.

Le texte, est d'un niveau de précision qui dépasse celui de mon catalogue : le chef d'atelier, aurait découvert le sabotage de son cadeau, puis il en aurait informé les autorités allemandes pour réprimander les saboteurs ? Qui a pu ajouter ça ? Vous y citez carrément les prétendus noms du chef d'atelier et des fusillés. Comment en est-on arrivé là ? Il y a des dates. D'où sortent-elles ? Je me suis renseigné : il s'agit de vrais martyres de la résistance.

Selon votre annonce, l'arme fut exposée pendant les commémorations. Incroyable. Des gens ont dû se recueillir près de ce faux témoignage... Décidément, j'en suis troublé.

Plus gênant : l'objet, si l'histoire n'en était pas falsifiée, constituerait une preuve de collaboration active du chef d'atelier. La propagation d'une telle rumeur doit être enraillée. Pensez à sa famille. Évitez une telle calomnie !

Voilà.

Vous savez tout. Ne vendez pas ce fusil aux enchères. D'ailleurs, ce n'est pas un fusil, c'est une bombe à retardement bourrée de boniments.

Je vous achète l'article, alors je vous en conjure, ne le mettez pas aux enchères, surtout en cette période de commémoration de la Manufacture.

J'attends votre réponse,

Romain R.

P.S. : Aujourd'hui, je suis persuadé que ma voisine mentait pour m'empêcher de jouer avec le fusil. J'ai d'ailleurs moi-même reproduit ce mensonge pour le couteau trop coupant et le mini-pistolet enraillé de mon catalogue (même si le pistolet de l'attentat contre Hitler, c'était un jouet, il tirait des pétards).

Monsieur Rupillot,

J'ai lu votre lettre avec bonheur et étonnement. Aujourd'hui, on n'en reçoit plus d'aussi longue.

Tout ce que j'ai écrit dans mon annonce est vrai. Il m'est impossible de croire à votre prétendue escroquerie. A moins que votre lettre en soit elle-même une particulièrement sophistiquée, ce que je n'exclus pas. Vous auriez là un joli moyen d'extorquer un objet de collection... Mais je suis vigilant.

Voici la vérité derrière ce que vous prenez pour des mensonges.

Tout d'abord, il s'agit d'une arme de catégorie C : l'achat nécessite une licence de tir FFTir ou FFBT avec cachet du médecin. A défaut, il faudrait montrer un permis de chasse valide de l'année en cours (ou de l'année précédente), et vous n'y connaissez rien en armes, ça ne fait aucun doute. Depuis février 2019, la carte de collectionneur peut suffire, mais si votre histoire est vraie, je doute que vous soyez devenu collectionneur professionnel... Vous ignorez donc à quel prix vertigineux se vendra l'article.

Vous serez étonné d'apprendre que le fusil date effectivement du XIXe siècle.

Par un heureux hasard, votre invention de jeunesse tombe juste. Mais une culasse datant de la première Guerre Mondiale remplace effectivement celle d'origine. Monter une telle culasse semble étonnant. Il s'agit d'un système Gras, plus précisément un modèle d'une série connue pour être défectueuse. Le culot se rompait par accident, du gaz chaud s'en échappait, ça brûlait l'œil tout proche, ça cuisait le malchanceux qui tenait l'arme ! Voilà qui explique le surnom « Le gazogène ». C'est un surnom bien cynique, clairement provocateur. Typique de la Résistance.

Le problème de dégazage sur ce type de culasse fut atténué par une rainure intérieure, ici comblée.

Ce détail est peu visible. Dans votre « petite enquête », comme vous dites, un autre détail vous a orienté vers une mauvaise datation. Pour rendre moins visible la série défectueuse du modèle, le percuteur fut changé par un plus récent, plus puissant – à l'utilisation, je suis presque certain qu'il abîmerait la culasse. Il semble travaillé dans un métal importé d'Allemagne, certainement obtenu lors de la collaboration industrielle de la seconde Guerre Mondiale. Mais aucun élément similaire, adapté à ce qui s'apparentait déjà à une arme de collection, n'a été officiellement commandé à la Manu. Cet élément pourrait être issu de ce qu'on appelle la *perruque*, elle aurait été façonnée en douce pendant les heures de travail, avec emprunt de matériaux à l'usine même.

J'apprécie votre rapport à la mémoire des anciens.

Trois quarts de siècle après 39-45, les témoins disparaissent les uns après les autres. Il ne restera bientôt que ces objets pour témoigner. A travers eux, Monsieur, on préserve la mémoire de la ville, le souvenir de la résistance. L'objet en lui-même n'a que peu d'intérêt, mais il est chargé de vibrations, comprenez-vous ?

Pour conclure, je vais vous surprendre, encore, par une de mes propres « historiettes ».

Mon père, lui aussi manuchard, m'a raconté l'ambiance de fête à la libération, les parades, les pétards, les drapeaux français claquant sous une pluie de DDT, un produit miracle dont les camions américains aspergeaient les lieux et les populations libérés contre les poux, le paludisme, et toute la vermine germanique, oserais-je dire, entre rite de purification et symbole de l'épuration (en fait, le DDT était toxique, il fut interdit par la suite : personnellement, j'y vois un symbole de la domination américaine, à inscrire sur le catalogue de leurs escroqueries...).

Sur le pont Henri IV fraîchement débarrassé des barils de poudre explosive, les manuchards tiraient dans la flotte ; dans les bouquins, on dit qu'ils visaient les poissons, or mon père m'a finalement admis qu'ils souhaitaient enflammer les résidus poudreux accrochés aux algues.

Vos fameuses *algues de feu*, ont-elles flambé ? Dans l'euphorie, certains l'ont cru. Mon père l'a cru. S'agissait-il de simples reflets lumineux ? PEU IMPORTE.

Remettons le DDT à sa place, oui, mais protégeons les algues de feu, jolie légende de la libération, à laquelle se sont raccrochés nos aïeux pour surmonter le traumatisme de la guerre.

Après cette lecture, vous comprendrez la vérité derrière les mensonges ; et j'espère que, d'un trait net, vous bifferez du catalogue des escroqueries l'article CF0894-Y – un geste qui, je le parie, soulagera votre conscience empêtrée dans ces algues de feu.